

Joyce à Zurich, le monologue intérieur et le courant de conscience

Autor(en): **Froté, Vincent**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **120 (2017)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-772333>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Joyce à Zurich, le monologue intérieur et le courant de conscience

VINCENT FROTÉ

La naissance d'*Ulysse*



Tout commence avec *les Lauriers sont coupés* d'Édouard Dujardin¹, qui paraît en 1887, alors que Joyce habite à Dublin et n'a que cinq ans. En 1920, ce dernier conseillera à Valéry Larbaud de lire ce livre qui constitue selon lui — et c'est aujourd'hui universellement reconnu dans le milieu littéraire — le premier roman inventant le monologue intérieur, effet repris depuis par Joyce, Schnitzler, Faulkner, Beckett, etc.

Arrivé à Zurich en compagnie de son épouse Nora, Joyce s'installe à l'hôtel Hoffnung, 16 Lagerstrasse. Ce dernier hôtel se transformera ensuite en hôtel Döblin en 1915, quand les Joyce reviendront à Zurich.

Le 11 octobre 1904, c'est donc persuadé de trouver un poste à l'école Berlitz de Zurich, que Jamesey (son surnom), muni d'une lettre de recommandation de la Berlitz de Vienne, s'installe dans la grande ville de Suisse. Force lui est de constater que personne ne l'attend, et lui et son épouse doivent de suite poursuivre leur voyage vers Trieste où un poste d'enseignant d'anglais vient de se libérer.

Voici un extrait d'un magnifique texte écrit par Olivier Rolin, à propos du Joyce de Trieste, et qu'on trouve dans le recueil *Sept villes*, chacune

rattachée à un grand écrivain. Si Prague est reliée à Kafka, Buenos Aires à Borges, Bruxelles à Michaux, Tokyo à Mishima, Alexandrie à Cavafy, nul doute qu'il nous faut rattacher Joyce non seulement à Dublin (ne serait-ce que pour l'empreinte géographique du roman *Ulysse*), mais aussi à Zurich et Trieste.

« Au numéro 4 de la via Donato Bramante, sous le château vénitien, dans un appartement aux allures d'église où Dubliners trône sur un lutrin, Joyce, suprêmement indifférent aux bruits de la guerre qui monte, correspond avec un protecteur inconnu nommé Ezra Pound et commence la rédaction des premiers chapitres d'*Ulysse*. Dans quelques mois, Zeno Cosini, parti de bon matin faire une promenade et caresser au passage une jeune paysanne, se verra empêché de revenir prendre son petit-déjeuner à Lucinico avec Augusta par cinq soldats armés jusqu'aux dents et un officier qui lui criera discourtoisement « Was will der dumme Kerl hier ? » que vient faire ici cet imbécile ? Et la princesse de Thurn und Taxis observera à la longue vue, d'un balcon du Savoia Palace, les premiers obus italiens détruire le donjon du château de Duino immortalisé par les élégies de Rilke, et qui se dresse aujourd'hui, restauré, portant toujours les couleurs bleu et rouge de la famille, sur la mer bourdonnante de lents moteurs, les grues et les cheminées industrielles de Monfalcone. Le vingtième siècle commence, Trieste s'endort. « Il n'y a rien à regretter, j'ai eu une belle vie » : ce sont, rapportés par sa fille, les dernières paroles d'Italo Svevo. « Enfants voyez comment on meurt². »

1915-1919

Lors du deuxième exil de Joyce, dès 1915, en provenance d'Autriche, les deux journaux qui dominent la très cosmopolite Zurich sont le *Zürich post* et la *Neue Zürcher Zeitung*. Ceci aura son importance pour la suite de mon récit. En effet, la *Neue Zürcher* déclare son soutien aux alliés, alors que le *Zürich Post* est ouvertement pro-allemand. Les vendeurs de journaux, dans leur patois local, l'appellent le *Züri Boche*.

Et Joyce n'est pas un politique, tant s'en faut, il est même très versatile dans ses sympathies et n'hésitera pas à afficher à la fois un amour filial pour l'Irlande, en même temps que du dédain et un soutien à la *Neue Zürcher* qu'il trahira vite pour le *Züri Boche* (au fil de ses amitiés ou inimitiés, dictées très souvent par des raisons financières).

L'anglais n'a pas assez de mots et ce ne sont pas les bons mots pense Joyce. On dit par exemple « Battlefield » pour champ de bataille et on devrait dire « Bloodfield » une fois la bataille achevée. Il créera d'ailleurs

un néologisme bien plus tard dans *Finnegans wake*: «Bluddle filth», qu'on pourrait traduire par «sagouine ordure».

Phantasme pas si éloigné des paris mallarméens de création d'un TOUT totalisant, du livre enfermant l'expression dans sa totalité³.

En 1915, Tristan Tzara et Hans Arp fondent le mouvement dadaïste au cabaret Voltaire du Niederdorf de Zurich. Joyce y est souvent associé, alors qu'il n'a rien à voir avec le dadaïsme, mais cela reste un baromètre de l'effervescence intellectuelle de Zurich pendant la Première Guerre mondiale.

En avril 1915, Joyce voit pour la première fois le Sächse Lüte (le carillon de 6 heures). Il est sur la Bellevue-Platz au milieu de laquelle a lieu le bûcher du Böögg et reste impressionné par le feu, au point d'y faire allusion dans *Finnegans wake* quand les lavandières entendent les cloches annoncer la mort du Böögg.

Joyce, amoureux des langues, ressent cruellement son ignorance du grec ancien. Cette ignorance ne l'empêche pas de hasarder des considérations étymologiques folles, inspirées des théories de Victor Bérard, grand helléniste attribuant des racines sémitiques à l'*Odyssee* et soutenant que tous les lieux désignés existent réellement et peuvent souvent être reconnus grâce à un mot hébreu ressemblant au grec. Cette idée fit germer en lui plus précisément le personnage de Léopold Bloom dans *Ulysse*, le Juif errant.

Pour les écrivains comme Joyce, avides d'apprendre les langues, Zurich est une ville où il fait bon vivre, ceci malgré le föehn qui donne mal à la tête et les frimas de l'hiver. Pour la haute société, il y a le Baur au Lac où vit M^{rs} Harold Mc Cormick, qui est la femme la plus riche de Zurich, et qui sera longtemps mécène de Joyce. Pour les buveurs, il y a l'Odéon et les bistrotts du Niederdorf ainsi que les brasseries suisses. Pour les non-buveurs, il y a les restaurants *alkoholfrei* de la Frauenverein, mais aussi l'hôtel Zuriberg de la ligue anti-alcoolique d'Auguste Forel⁴.

Mais il y a aussi le Pfauen, le café préféré de Joyce: derrière le Pfauen se trouve le Pfauentheater, le plus petit des théâtres municipaux de Zurich. Au Pfauen, le vin blanc est délicieux et Joyce ne boit jamais de vin rouge, sauf en de très rares occasions: c'est un point où il est doctrinaire et intransigeant. Il dit: «le vin blanc, c'est comme de l'électricité. Le vin rouge a le goût et l'aspect du bifteck liquéfié⁵. »

Retour à Zurich

On sait que le passage sur Anna Livia Plurabelle dans *Finnegans wake* mêle les noms de cours d'eau du monde entier, que Livais se réfère à la

Lifey qui traverse Dublin, où les lavandières lavent le linge à la nuit tombante, mais aussi à Livia, la chevelure de Livia Schmitz, l'épouse de l'ami écrivain triestin Italo Svevo, chevelure assimilée à la fluidité de la rivière. Il en est de même pour Zurich qui apparaît en filigrane dans moult passages de *Finnegans wake* ou même d'*Ulysse*.

Après le long épisode parisien qui dura de 1919 à 1939, Joyce repense à Zurich surtout à cause de Lucia, sa fille atteinte de schizophrénie. Il demande qu'on prenne des renseignements sur le Kilchberg, une maison de santé près de Zurich. Le passage en Suisse est difficile en 1939 ; il commence par contacter et mobiliser son ami Paul Ruggiero, qui travaille dans une banque en Suisse et peut lui être utile pour des problèmes financiers.

Gustav Stumeg, un ancien ami industriel de Zurich, lui suggère qu'un homme de loi pourrait obtenir un permis d'entrée. Le 4 août, les autorités de Vichy et de Suisse accordent le permis à Lucia, mais cela s'avère plus compliqué pour Joyce. Il voit un présage favorable en entendant à la radio, dans un café Lebendig Begraben, des mélodies de son ami Schœck, chantées par Félix Lifford, sur une chaîne suisse. Le 13 septembre 1940, il demande un visa au consulat de Suisse de Lyon. Sa demande est envoyée à la police des étrangers qui la transmet à la police cantonale de Zurich. Son visa est refusé parce que les autorités suisses pensent qu'il est juif.

« C'est le bouquet vraiment, dit-il⁶. »

« Je ne suis pas Juif de Judée, mais aryen d'Erin⁷. » Lui que la figure du Juif errant avait toujours fasciné, au point d'affubler de cette identité un de ses héros, Léopold Bloom et son caractère féminin. Lui qui avait fait sienne la théorie de Victor Bérard grand traducteur de l'*Odyssée* qui cherchait toutes les traces sémitiques dans l'*Odyssée* et qui ne croyait pas à une *Odyssée* purement helléniste⁸.

Beaucoup de Suisses se mobilisent alors pour lui à Lausanne ou à Zurich, dont son maire le D^r Emil Klöti entre autres. Et le professeur Straumann certifie que les œuvres de Joyce sont sans conteste les meilleures que possède le monde des écrivains de langue anglaise. Et finalement, la Suisse l'accueille contre 20 000 francs de garantie financière.

Il a du mal à se réacclimater. Il écrit immédiatement au maire dans un allemand châtié pour le remercier de son accueil et de s'être entremis en sa faveur : « Les liens qui m'unissent à votre ville hospitalière s'étendent sur une période de près de quarante ans et, dans les pénibles circonstances présentes, je me sens hautement honoré de devoir ma présence

ici en grande partie à la garantie personnelle du premier citoyen de Zurich⁹. »

Le 8 janvier 1941, il dîne à la Kronenhalle, où les Zumsteg l'avaient souvent invité et après une bouteille de Mont Benet, vin espagnol, il dit à Frau Zumsteg : « Peut-être ne me reverra-t-on plus guère¹⁰. »

Le 10 janvier, il revient à la Kronenhalle après avoir vu une exposition de peinture française du XIX^e siècle. Il neige comme dans la fin de la nouvelle *les Morts*¹¹ : Joyce n'a plus d'appétit, bien qu'on lui propose les meilleurs plats. Une fois rentré, il a des crampes d'estomac toute la nuit. Le matin, il est transporté en ambulance chez les sœurs de la Croix-Rouge. Les rayons révèlent un ulcère duodénal perforé. L'opération a lieu de suite, avec une transfusion grâce à deux soldats neuchâtelois : « Bon présage, dit-il, j'aime le vin de Neuchâtel¹². » Il appelle ensuite Nora et tombe dans un profond coma.

Le 13 janvier à deux heures quinze meurt un des plus grands écrivains du XX^e siècle, celui qui avait parlé de ses maux d'estomac à un autre grand du siècle, Proust, qui ne l'avait pas lu, et réciproquement !

Le corps est transporté le 15 janvier au cimetière du Fluntern. Il neige. Lord Derwent, ministre anglais à Berne parle. Max Geillinger, représentant de la Société des auteurs suisses, aussi. Le ténor Max Meili, chante *Addio Terra, addio cello* de Monteverdi ; un petit homme sourd demande à un des croque-morts qui est enseveli. On lui répond deux fois « Herr Joyce ». Curieusement, l'Irlande ne participe pas aux obsèques. Et moi, je me rappelle qu'à ma première visite au cimetière du Fluntern, sous la neige, en décembre 1998, je croisai un fossoyeur et lui demandai où était la tombe de Joyce. Il me dit : « Ach, Herr Joyce, hier. »

Lucia, est informée de sa mort, mais elle n'en croit pas ses oreilles : « Que fait-il sous terre ? Il nous surveille¹³. » Nora n'aime plus Zurich qu'elle trouve terne et morne. L'indifférence que rencontre *Finnegans wake* l'afflige : « Qu'ont-ils tous à parler d'*Ulysse* ? *Finnegans wake* est le livre important¹⁴. » Elle trouve que le cimetière ressemble à celui de Phoenix Park : « Mon mari est enterré ici. Il aimait énormément les lions. J'aime à penser qu'il les entend depuis ici¹⁵. » Le jardin zoologique se trouve en effet à côté du Fluntern.

Elle dira aussi à propos d'André Gide : « Quand on a été mariée au plus grand écrivain du monde, on ne peut se rappeler les petits¹⁶. »

J'ai rencontré un soir de boisson un des plus grands spécialistes du dadaïsme au monde et connaissant parfaitement Zurich : Marc Dachy à qui je voulais ici rendre hommage, en guise de conclusion. C'était à

Tokyo, au bar *La Jetée*¹⁷, fréquenté entre autres par le cinéaste suisse Daniel Schmidt et l'allemand Wim Wenders. Je regrette d'avoir un peu « manqué » cette rencontre, dans le sens peut-être des rendez-vous manqués. Dachy avait reçu du biographe de Joyce, Richard Ellmann, un texte de Joyce sur une autre aventure amoureuse de notre homme à Zurich, grâce à l'entremise de Franck Budgen qui écrivit son *James Joyce et la création d'Ulysse*. Il le publia dans sa revue *Luna Park*. Et dire que cet homme est celui qui interviewa Yanase Naoki, le traducteur de *Finnegans wake* en japonais, roman réputé intraduisible, alors que Philippe Lavergne, qui le traduisit en français, mit sept ans à le faire et fit un séjour à l'hôpital psychiatrique par la suite.

J'ai eu l'honneur de donner une conférence sur James Joyce à Zurich, invité par la section de la S.J.É. de cette ville le 17 novembre 2016. La soirée littéraire se tint à la Mission catholique et je parlai pendant plus d'une heure de mon vif intérêt pour la vie du grand écrivain, dans la ville des bords de la Limmat. La rencontre réunit une trentaine de personnes et je remercie encore Marcelle Tendon et ses amis pour leur accueil chaleureux et enthousiaste. Ce texte ne saurait donner un reflet exact de mon intervention, mais constitue un survol et un résumé assez représentatif de mon exposé. (Vincent Froté)

NOTES

- ¹ DUJARDIN, Édouard. *Les Lauriers sont coupés*. Paris: GF Flammarion, 2001.
- ² ROLIN, Olivier. *Sept villes*. Paris, Marseille: Rivages, 1988.
- ³ Voir MALLARMÉ, Stéphane. *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard* in Œuvres complètes. Paris: Gallimard, 1945 (bibliothèque de la Pléiade), p. 459.
- ⁴ Voir COMMENT, Bernard. *Les Fourmis de la gare de Berne* in *Même les oiseaux*. Paris: C. Bourgois, 1998. Forel y est brocardé pour ses qualités d'entomologiste, mais aussi d'eugéniste... bien que socialiste.
- ⁵ ELLMANN, Richard. *James Joyce*. Paris: Gallimard; 1987. Tome 2 (collection Tel, 119), p. 79.
- ⁶ Voir note 5, p. 400.
- ⁷ Voir note 5, p. 400.
- ⁸ BÉRARD, Victor. *L'Odyssée d'Homère*. Paris: Mellottée, [1932].
- ⁹ Voir note 5, p. 403.
- ¹⁰ Voir note 5, p. 404.
- ¹¹ JOYCE, James. Œuvres / 1. *Les Morts* in *Dublinois*. Pléiade. Tome 1. P. 265.
- ¹² Voir note 5, p. 405.
- ¹³ Voir note 5, p. 407.
- ¹⁴ Voir note 5, p. 408.
- ¹⁵ SOLLERS, Philippe. *Nora, la belle Irlandaise* in *La guerre du goût*. Paris: Gallimard, 1994 (Folio 2880), p. 489. Paru la première fois dans *le Monde des livres* du 26 octobre 1990.
- ¹⁶ Voir note 5, p. 407.
- ¹⁷ Bar situé dans le quartier de Goldengai, Kabuki-cho. 1 chome à Shinjuku, Tokyo.